

être ici son unique héritier ; je veux être maître ici après lui : par Satan ! n'étais-je pas comme lui le fils de mon père ?

—Et mon fils !... mon fils ! répéta la comtesse, sortant de sa stupeur au souvenir de son jeune enfant, que va-t-il devenir ? et qu'en voulez-vous faire ?... Arthur, au nom du ciel ? réséchez à votre conduite : vous avez le cœur trop bon et l'âme trop loyale pour agir ainsi ! Ayez pitié d'une pauvre veuve, ayez pitié d'un enfant ! Dieu nous jugera, savez-vous !

—Vos paroles sont vaines, vos prières inutiles, répondit Arthur d'une voix sombre ; je serai le maître ici, j'en jure par l'épée de mon père !

En disant ces mots il fit signe à l'homme d'armes et lui montra la porte de la chambre où l'enfant dormait. Mais la mère devinant ce geste terrible, se précipita devant la porte pour barrer le passage : en s'écriant :

—Qu'allez-vous faire, Arthur ? dites-le moi, ou je me fais tuer sur cette place !

—Notre race ne peut avoir qu'un seul héritier, l'ignorez-vous Madame ? Quant à moi je le sais depuis trop longtemps. Allons, ajouta-t-il, en frappant du pied, retirez-vous de là et ne me poussez pas à bout, vous vous en repentirez.

—Non ! non ! tant que j'aurai un souffle de vie ! répondit la comtesse en se cramponnant avec désespoir aux serrures de la porte.

—Tête et sang ! cela va finir ! cria le baron hors de lui, et tirant son épée il se précipita vers la comtesse :

—Frappe ! frappe ! Caïn ! Caïn ! trois fois Caïn ! meurtrier de ton frère, de ta sœur, d'un enfant ! répétait l'insoumise comtesse d'une voix que la douleur rendait véritablement effrayante !

Arthur ne fut pas maître d'un mouvement de terreur, et il jeta son épée loin de lui comme pour échapper à cette malédiction qui déjà, comme une flèche aiguë, s'attachait à sa conscience.

—Encore ce nom 'maudit ! murmura-t-il sourdement entre ses lèvres. Croyez-vous m'arrêter sur ce chemin, ajouta-t-il avec une sorte d'égarement, non, dût-il me mener en enfer ! retirez-vous

Et comme la comtesse s'attachait et se collait plus étroitement encore à la porte, Arthur la saisit violemment dans ses mains brutales, et la traîna dans le milieu de la chambre où il la tint terrassée, tandis qu'il criait à son complice—Entrez et faites vite !

—Au secours ! à l'aide on tue, on assassine mon fils, mon pauvre fils ! s'écriait la comtesse en se débattant avec fureur. Personne ! personne ! O mon Dieu ! laissez-vous tuer mon enfant ! Arthur c'est le sang de votre frère ! ayez pitié de ce pauvre petit, il vous souriait hier encore ! Arthur ! mon frère ! j'embrasse vos genoux ! épargnez la vie d'un innocent ! Prenez tout, j'y consens ; mais, par les entrailles sacrées de votre mère ! laissez-moi mon fils, mon pauvre fils !... Ah Dieu !... je l'entends !

Courbée sur ses genoux meurtris, immobile, éperdue, la comtesse demeura quelques instants entre la vie et la mort !

—Ma mère ! ma mère ! oh !...

A ce cri de l'enfant la comtesse fit un effort désespéré, mais brisée par la main de fer du baron et plus encore par une douleur surhumaine, elle roula sans vie sur le plancher.

L'homme d'armes sortit en ce moment de la chambre voisine, et traversa l'appartement portant dans ses bras, mais caché sous son manteau, un sarcophage, de forme humaine.

—Qu'on appelle maître Ambroise, lui cria le comte.

En relevant le corps inanimé de la comtesse, il le déposa dans un grand fauteuil placé près du lit.

—Quelle nuit ! quelle nuit ! répétait-il avec un secret effroi. Maître Ambroise tarde bien... Dieu veuille qu'elle ne soit pas morte... Trois fois Caïn ! disait-elle ! Cette horrible malédiction s'attache à moi comme une lèpre et me brûle comme un fer rouge. Oh ! je voudrais être semblable au tigre qui déchire sans remords !

Le chapelain parut, et Arthur tressaillit comme à la vue d'un accusateur, il se rentra :

—Maître, lui dit-il, la comtesse est là, privée de sentiment : le chagrin.... la douleur.... vous comprenez.... employez les ressources de votre art, voyez.

Le chapelain s'empessa autour de la malheureuse comtesse, et bientôt elle ouvrit les yeux et revint à la vie ; ses premières paroles furent :

—Mon enfant ! sauvez mon enfant ! et des torrents de larmes coulèrent de ses yeux.

Le chapelain secoua la tête, et dit à voix basse au baron :

—Elle revient à la vie, mais la douleur l'égare, elle appelle son fils pour son époux...

—Non, maître, elle ne se trompe point, répondit Arthur, écoutez-moi : j'ai voulu rentrer dans l'héritage de mes pères qu'une loi cruelle m'avait arraché, j'ai dit mes volontés à la comtesse et j'ajoute : elle va sortir à l'instant du château, et vous, sire chapelain, vous allez la reconduire dans sa famille. Pas un mot ! mais sur toute chose, demeurez tranquilles, ne somentez aucune intrigue, n'armez personne contre moi, car mon neveu reste entre mes mains....

—Il est donc encore vivant ! s'écria la comtesse.

—Il vit, Madame, j'en prends le ciel à témoin ! mais je jure Dieu qu'il mourra, si vous cherchez à me nuire. Allez, vos deux fils vous suivront.

Le chapelain, saisi d'horreur et de pitié, se jeta aux pieds du baron :

—O monseigneur ! lui dit-il avec une noble liberté, si votre cœur ne s'émouvent pas devant les infortunes de ma très chère et très honorée maîtresse, prenez pitié de votre âme. Hélas ! c'est donc en vain que notre doux Sauveur a versé tout son sang pour elle, en mourant, couronné d'épines, sur la croix, puisqu'elle se livre misérablement au païsage et à la haine. Ah ! si elle n'était pas descendue dans la tombe, quelle douleur pour madame votre mère ! Elle qui vous remit tout jeune entre mes mains disant : Sur toute chose, messire abbé, enseignez-lui les très douces vertus de dévotion et de charité. Que lui dirai-je ? quand bientôt (mon grand âge l'annonce) la voyant en l'autre monde, elle me demandera si son très cher fils Arthur la viendra visiter en Paradis ? Que lui dirai-je ? Ah ! monseigneur, vous êtes chrétien ! que le souvenir de votre mère vous attendrisse au moins, comme, à la vue de sa mère, s'attendrit le païen Coriolan, et...

—Assez maître ! dit Arthur en interrompant brusquement le vieillard, allez chercher les filles de Madame, et partez tous.

Le chapelain sortit et revint quelques instants après tenant les deux jeunes filles par la main : elles coururent se précipiter dans les bras de leur mère, et l'ainée qui avait à peine quinze ans lui disait :

—O bonne mère ! pourquoi nous réveille-t-on si tôt ? Vous pleurez ! notre père est donc mort ?...

La comtesse ne répondit que par ses gémissements.

—Le seigneur comte est au ciel ! dit le chapelain.

A ces mots les deux jeunes filles poussèrent des cris perçants et ajoutèrent un nouveau degré de désolation à cette scène déjà si lamentable.

Il était quatre heures du matin lorsque ces insoumis s'acheminèrent vers l'exil : ils passèrent devant la chambre où gisaient les restes du comte, et ils s'agouillèrent pour prier et pleurer. Un geste impatient du baron les fit relever et ils franchirent enfin le seuil du château ; Arthur les suivit jusqu'au pont-le-vis, puis rentrant en hâte il appela près de lui les compagnons de ses déloyales entreprises, et les hommes d'armes qu'il s'était attachés par ses largesses. Il distribua des terres et des titres aux plus considérables d'entre eux ; terres et titres dont il dépouilla les plus fidèles vassaux de son frère, et qu'on devait arracher de vive force ; il fit aux autres des largesses nouvelles, promettant à tous de leur fournir bientôt l'occasion de dégainer les épées et de rompre des lances. Mille cris de joie accueillirent ces riantes promesses, et dès que le jour fut venu la troupe se répandit dans toute la comté, pillant les cabanes, rançonnant les abbayes, dévastant les manoirs, apprenant ainsi à tous que le règne exceptionnel de la piété et de la justice était passé et que celui de la force et de la barbarie recommençait. Mais lorsque, après une telle journée de rapines et de meurtre, le baron rentra dans sa chambre, lorsqu'il eut étéut à sa lampe, et lorsqu'il eut étendu ses membres fatigués sur sa couche, à peine fermait-il ses paupières allourdiées, que subitement réveillé, il entend bruire à ses oreilles une voix gémisante et ce cri : la coupe ! la coupe !... Il se précipite sur ses armes, il appelle, on accourt, on rallume la lampe : trois fois il se recouche, et trois fois l'horrible cri se fait entendre ; alors Arthur s'éloigne avec horreur de son lit, et, inquiet, tremblant, il passe la nuit à compter les heures et à attendre la clarté du jour...

Cependant la malheureuse comtesse venait de quitter le château, et déjà, aux pâles rayons de la lune, elle s'ensongait dans les bois : au moment où le manoir allait disparaître à ses yeux, elle s'arrêta pour jeter un dernier regard sur ces murs tant aimés, et aussi pour ranimer ses forces anéanties par de si terribles épreuves : ses larmes coulèrent ; et quoiqu'elle s'efforçât de les retenir et de les cacher, le fidèle Ambroise, qui ne perdait pas de vue le visage de sa maîtresse, lui dit d'une voix émue :

—Courage ! courage ! Madame, Dieu épouse ses élus, mais il ne les abandonne jamais. Heureux ceux qui souffrent persécution ! nous a dit le bien-nommé Christ : Oui, heureux, parce qu'il leur garde une immortelle couronne que nul ne pourra ravir.

—Père, soyez bénis pour votre courageuse et paternelle fidélité, répondit la comtesse d'une voix éteinte ; les paroles du cher sire Jésus réconsolent mon âme ; mais... les forces m'abandonnent, et je crains de mourir ici...

Oh ! Madame, encore un effort, si le jour nous surprendrait en ces lieux, vous et ces nobles demoiselles courriez mille dangers, car désormais la violence et la trahison habitent ces muraillés. Encore un effort, et bientôt nous aurons atteint le manoir du sire de Maulévrier : là vous trouverez des amis fidèles. Appuyez-vous sur mon bras, respirez par moments l'odeur de ce flacon, invoquez la très miséricordieuse Notre-Dame-de-Bon-Secours, et, j'espère, nous sortirons sains et saufs de ce péril.

La petite troupe marcha longtemps encore à travers la forêt, toujours soutenue par les bonnes paroles du fidèle chapelain, et enfin elle atteignit le manoir hospitalier. A peine le sire de Maulévrier a-t-il appris que la femme de son seigneur suzerain est à la porte, qu'il vole au devant de la comtesse ; et, mettant un genou en terre, il lui dit :

—Soyez mille fois remerciée, très honorée dame, pour l'insigne honneur que vous accordez à ma maison ; mais, que dois-je penser du cortége où je vous vois !..... Quelque malheur vous serait-il arrivé ?...

—O noble sire, répondit la comtesse en pleurant, mon cher époux, mon cher seigneur est mort, et vous voyez devant vous une malheureuse fugitive, chassée de sa demeure, dépouillée de ses biens, et... loin de son fils !

—Oh ! entrez, entrez, noble dame ; puissent ces humbles murs remplacer votre royale demeure ; puisque notre dévouement vous faire oublier vos biens perdus, et quant à votre fils, puisse cette épée vous le rendre un jour.